**Nos Bâtardises**

**Echos de *Vies minuscules* de Pierre Michon lus par Alois Cluseau,**

**Episode** 4

Edition Folio Gallimard, 1984, p. 14-16

Un jour de l’été 1947, ma mère me porte dans ses bras, sous le grand marronnier des Cards, à l’endroit où l’ on voit déboucher soudain le chemin communal, jusque-là caché par le mur de la por­cherie, les coudriers, les ombres; il fait beau, ma mère sans doute est en robe légère, je babille; sur le chemin, son ombre précède un homme inconnu de ma mère; il s’arrête; il regarde; il est ému; ma mère tremble un peu, l'inhabituel suspend son point d’orgue parmi les bruits frais du jour. Enfin l’homme fait un pas, se présente. C’était André Dufourneau.

Plus tard, il dit avoir cru reconnaître en moi la toute petite fille qu’était ma mère, pareillement *infans* et débile encore, quand il partit. Trente ans, et le même arbre qui était le même, et le même enfant qui était un autre.

Bien des années plus tôt, les parents de ma grand-mère avaient demandé que l’assistance publique leur confiât un orphelin pour les aider dans les travaux de la ferme, comme cela se prati­quait couramment alors, en ce temps où n’avait pas été élaborée la mystification complaisante et retorse qui, sous couvert de protéger l’enfant, tend à ses parents un miroir flatteur, édulcoré, somptuaire; il suffisait alors que l’enfant mangeât, couchât sous un toit, s'instruisît au contact de ses aînés des quelques gestes nécessaires à cette survie dont il ferait une vie; on supposait pour le reste que l’âge tendre suppléait à la tendresse, palliait le froid, la peine et les durs travaux qu’adoucissaient les galettes de sarrasin, la beauté des soirs, l’air bon comme le pain.

On leur envoya André Dufourneau. Je me plais à croire qu’il arriva un soir d’octobre ou de décembre, trempé de pluie ou les oreilles rougies dans le gel vif; pour la première fois ses pieds frappèrent ce chemin que plus jamais ils ne frap­peront; il regarda l’arbre, l’étable, la façon dont l’horizon d’ici découpait le ciel, la porte; il regarda les visages nouveaux sous la lampe, surpris ou émus, souriants ou indifférents; il eut une pensée que nous ne connaîtrons pas. Il s’assit et mangea la soupe. Il resta dix ans.

Ma grand-mère, qui s’est mariée en 1910, était encore fille. Elle s’attacha à l’enfant, qu’elle entoura assurément de cette fine gentillesse que je lui ai connue, et dont elle tempéra la bonhomie brutale des hommes qu’il accompagnait aux champs. Il ne connaissait ni ne connut jamais l’école. Elle lui apprit à lire, à écrire. (J’imagine un soir d’hiver; une paysanne jeunette en robe noire fait grincer la porte du buffet, en sort un petit cahier perché tout en haut, « le cahier d’André », s’assied près de l’enfant qui s’est lavé les mains. Parmi les palabres patoises, une voix s’anoblit, se pose un ton plus haut, s’efforce en des sonorités plus riches d’épouser la langue aux plus riches mots. L’enfant écoute, répète craintivement d’abord, puis avec complai­sance. Il ne sait pas encore qu’à ceux de sa classe ou de son espèce, nés plus près de la terre et plus prompts à y basculer derechef, la Belle Langue ne donne pas la grandeur, mais la nostalgie et le désir de la grandeur. Il cesse d’appartenir à l’instant, le sel des heures se dilue, et dans l’agonie du passé qui toujours commence, l’avenir se lève et aussitôt se met à courir. Le vent bat la fenêtre d'un rameau décharné de glycine; le regard effrayé de l’enfant erre sur une carte de géographie.) Il n'était pas dépourvu d’intelligence, sans doute disait-on qu’il « apprenait vite » ; et, avec le bon sens lucide et inti­midé des paysans de jadis qui rapportaient les hié­rarchies intellectuelles aux hiérarchies sociales, mes aïeux, sur de vagues indices, élaborèrent pour rendre compte de ces qualités incongrues chez un enfant de sa condition une fiction plus conforme à ce qu’ils tenaient pour le vrai : Dufouneau devint le fils naturel d’un hobereau local, et tout rentra dans l’ordre.

Nul ne sait plus s’il fut instruit de cette ascendance fantasmatique, issue de l’imperturbable réalisme social des humbles. Il importe peu : s’il le fut, il en conçut de l’orgueil et se promit de recon­quérir ce dont, sans qu’il l’eût jamais eu, la bâtar­dise l’avait spolié; s’il ne le fut pas, une vanité prit possession de ce paysan orphelin élevé dans un vague respect peut-être, des égards inusités assu­rément, qui lui parurent d’autant plus mérités qu’il en ignorait la cause.

**Echos de *Bouche cousue* de Mazarine Pingeot lus par Mislène Charageat**

Editions Julliard, 2005, Pocket, p. 15

1984. Acte de ma reconnaissance, auprès d’un notaire. Mis à jour à l’état civil d’Avignon après la mort du père, mention au stylo bleu sur le livret de famille. Le père en bleu. Le père comme mention? Une mise à jour. Le père manuscrit, déjà ces lettres vivantes qui écrasent la typographie administrative, mais la typographie, ça fait vrai. Des taches d’encre, ce n’est pas sérieux, une plaisanterie peut-être, et puis, à l’effaceur, on pourrait faire comme si les lignes n’avaient pas été rajoutées. Un erratum. Des ratures, comme lorsqu’il corrigeait un manuscrit, tapé par ma mère : des lignes et des coupes à la main, tracées par son Waterman lourd et foncé. Bien sûr, c’était le meilleur du texte, ces corrections.

Petite correction sur livret de famille, qui me per­mettrait de le porter, ce nom.

Mais ce jour-là de 1974, il s’est débrouillé autrement. Sur ma fiche d’état civil, il y aura écrit Mazarine. Son invention. Sa signature, son nom de famille devient inutile.

Mon deuxième prénom est Marie. C’est celui de la Vierge et de la clandestinité.

**Echos de *La Honte* d’Annie Ernaux (1997) lus par Mislène Charageat**

Edition Quarto, Gallimard, p. 257

J’ai mis au jour les codes et les règles des cercles où j’étais enfermée. J’ai répertorié les langages qui me traversaient et constituaient ma perception de moi-même et du monde. Nulle part il n’y avait de place pour la scène du dimanche de juin.

Cela ne pouvait se dire à personne, dans aucun des deux mondes qui étaient les miens.

Nous avons cessé d’appartenir à la catégorie des gens corrects, qui ne boivent pas, ne se battent pas, s’habillent proprement pour aller en ville. Je pouvais bien avoir une blouse neuve à chaque rentrée, un beau missel, être la première partout et réciter mes prières, je ne ressemblais plus aux autres filles de la classe. J’avais vu ce qu’il ne fallait pas voir. Je savais ce que, dans l’innocence sociale de l’école privée, je n’aurais pas dû savoir et qui me situait de façon indicible dans le camp de ceux dont la violence, l’alcoolisme ou le dérangement mental alimentaient les récits conclus par « c’est tout de même malheureux de voir ça ».